

Mais il fut enlevé dans les airs jusqu'au dessus de l'ermitage de Saint-Antoine. Le saint invoqué le délivra. »

La légende de la fille au trident appartient donc à l'époque mythologique. Les enlèvements à travers les airs ne sont pas rares dans les légendes classiques. Borée, les harpyes, les vents en sont les auteurs. Des divinités de même nature n'auraient pas été déplacées sur les hautes plates-formes où se dressent les ermitages de Saint-Sauveur et de Saint-Antoine, et on peut remarquer que les vents et leurs effets sont indiqués deux fois dans la légende, sans compter le rapt aérien. 1° On déplace la chapelle, trop exposée au vent ; 2° Beyrie est dévastée par la grêle. C'est en ce sens qu'il faut comprendre *la main invisible, les mauvais esprits, les démons* qui emportent la jeune servante. L'hésitation de la tradition est significative : des pouvoirs indéterminés ont remplacé un pouvoir oublié, mais qui avait été déterminé.

Ce n'est pas une chapelle qui rappelle *la fille ravie* sur le plateau de Saint-Sauveur — car il n'y a pas d'autel, — mais bien plutôt un réduit étroit éclairé seulement par la porte à claire-voie. Au fond est assise une statuette de femme, tenant à la main un trident, badigeonnée de peintures criardes. A travers les barreaux, les rares voyageurs, les bergers jettent leurs aumônes qu'on ramasse sur le pavé. Est-ce la piété, la compassion qui émeut le passant ? C'est toujours un bon sentiment, quoiqu'il ait pour objet une superstition.

## 95. LA TRAHISON PUNIE

« S'il y a jamais eu deux amis inséparables, c'étaient Goyenette et Etchegoyen, nés le même jour dans deux maisons voisines d'aspect également misérable. Leur amitié datait du moment où ils eurent la liberté de se rouler dans la poussière, sur la porte du logis paternel. Dès lors on les vit user leurs culottes sur les mêmes bancs à l'école et au catéchisme, mener leurs chèvres le long des mêmes haies et grandir jusqu'au moment où ils furent appelés par la conscription. Ils eurent la même chance de tirer un mauvais numéro et allèrent ensemble rejoindre le régiment.

Le temps du service accompli et leur congé dans la poche, les

deux amis, impatients de revoir le pays, passèrent la revue de leurs bourses. Et ce fut bientôt fait. Il y avait si peu que c'était comme s'il n'y eût rien eu du tout. Goyenetché et Etchegoyen tinrent donc conseil, et comme la misère est mauvaise conseillère, ils convinrent que celui des deux que le sort désignerait serait aveuglé, que l'autre lui servirait de guide et qu'ils s'en retourneraient ainsi, en demandant la charité aux passants. Le sort désigna Goyenetché qui se soumit sans murmurer, et voilà Goyenetché qui s'en va par les chemins du côté du pays en répétant d'une voix lamentable : « Faites l'aumône au pauvre aveugle pour l'amour de Dieu, » pendant qu'Etchegoyen le conduisait par la main.

Les premiers jours se passèrent sans profit ; ils furent plus heureux dans la première ville qu'ils eurent à traverser, qui était riche et populeuse. Ils reçurent des victuailles, des sons, même quelques pièces blanches. Ils reçurent n'est pas le mot, Etchegoyen le clairvoyant recevait ce qu'on donnait pour Goyenetché, et il eut à la fin du jour une jolie petite somme.

Quand il fut question de diner, Etchegoyen le clairvoyant se chargea de faire les parts ; et il eut soin de mettre dans la sienne ce qu'il y avait de meilleur, laissant le reste à l'ami Goyenetché. L'ami se plaignit, car il avait senti l'odeur de la viande.

Etchegoyen n'y fit aucune attention. Une mauvaise pensée lui venait à la vue de l'argent : « Je serais riche s'il ne me fallait pas partager la caisse avec mon camarade. » Et bientôt après il se dit : « Goyenetché n'y voit pas ; rien n'est plus facile que de me débarrasser de lui et alors tout l'argent m'appartiendra. »

Le chemin que les deux amis suivirent le soir même traversait une grande forêt. Etchegoyen conduisit Goyenetché dans un fourré et l'y abandonna.

Quand le pauvre aveugle fut bien certain qu'il était seul, il éprouva d'abord un grand embarras. Mais c'était un garçon résolu qui n'avait pas perdu son temps au régiment. « Ce que j'ai de mieux à faire pour le quart d'heure, se dit-il, c'est de trouver un abri contre les bêtes sauvages qui rôdent pendant la nuit. Demain apportera assez tôt sa peine. » Là dessus Goyenetché s'en va à tâtons jusqu'à ce qu'il trouve un arbre à sa mesure. Il y grimpe et se place aussi commodément qu'il peut pour y passer la nuit, sur

un fourchon. Mais il ne pouvait dormir et songeait à sa triste position.

Tout à coup, tout près de lui, il entend un cri. Deux cris répondent au premier, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, comme s'il s'agissait d'un signal. Au pied de l'arbre même où il s'était réfugié se réunissaient un singe, un loup et un ours.

« Que savez-vous de nouveau ? » se demandaient-ils l'un à l'autre. Le singe répondit le premier :

« Je sais un grand secret, dont nul, hormis nous, ne doit être instruit. L'arbre qui nous abrite contient un remède souverain contre la cécité. Un aveugle qui se frotterait les yeux avec le liber placé sous son écorce recouvrerait aussitôt la vue.

— J'ai aussi un secret à vous confier, dit l'ours à son tour. Depuis longtemps la sécheresse désole le canton. Eh bien ! La pluie ne tarderait pas à tomber si l'on coupait le noyer qui a poussé dans le cimetière et elle durerait assez pour assurer une bonne récolte cette année. »

Le loup dit enfin : « J'ai aussi un secret à vous confier. La fille du roi d'Italie est alitée depuis deux ans, sans que personne ait trouvé le remède pour la guérir. Elle guérirait cependant si l'on retirait de sa couche un immonde crapaud qui s'y cache et qu'on le brûlât vif. »

Après s'être ainsi communiqué leurs secrets, le singe, l'ours et le loup jurèrent de ne les révéler à personne et se donnèrent rendez-vous au même lieu, à pareil jour de l'année suivante. Puis chacun d'eux s'en alla où il voulut.

L'aveugle n'avait pas perdu un mot de leur conversation. Il se hâta d'enlever un morceau de l'écorce, en détacha le liber et s'en frotta les yeux. Aussitôt il recouvra la vue. Il descendit de l'arbre plus facilement qu'il n'y était monté, retrouva son chemin sans peine et alla trouver les notables du canton :

« Je sais, leur dit-il, un secret pour mettre fin à la sécheresse dont souffrent vos champs. Je suis disposé à vous le livrer. La pluie tombera tout de suite et durera tout le temps qu'il faut pour vous assurer une bonne récolte cette année. Pour mon paiement, vous me donnerez une voiture attelée de deux bons chevaux et ma charge d'argent. »

Les notables mirent en délibération la proposition de Goyenette. Sans doute la condition était dure ; mais qu'était ce que quelques

milliers d'écus à côté de la récolte de tout le pays? Il fut donc résolu que l'offre serait acceptée et le prix payé à Goyenetché après qu'il aurait tenu sa promesse.

Goyenetché coupa le noyer et la pluie tomba abondamment. Quand il y en eut assez, elle cessa.

On lui donna, sans rechigner, la voiture attelée de deux chevaux et autant d'argent qu'il en put porter.

Il acheta un habit de médecin, mit l'argent dans le coffre de la voiture, s'assit sur le siège et prit la route d'Italie. Il allait à petites journées, mais à la fin il arriva au palais du roi. Il allait entrer sans façon dans la cour lorsque les gardes l'arrêtèrent en lui demandant qui il était et ce qu'il venait faire.

« Je suis le docteur Goyenetché. J'ai entendu dire que la fille du roi est malade et je viens la guérir. »

Les gardes allèrent avertir le roi d'Italie qu'il y avait un médecin à la porte du palais, qui venait pour guérir la princesse. Le roi fit entrer le médecin chez lui et le conduisit dans la chambre de la malade. Puis il dit à Goyenetché : « Docteur, si vous parvenez à guérir ma fille, je vous donnerai autant d'argent que vous voudrez et je ferai de vous mon gendre. »

Goyenetché suivit de point en point les prescriptions du loup. Il fit transporter la malade dans une autre chambre, ouvrit la paillasse du lit. Il trouva dans la paillasse l'immonde crapaud et l'alla jeter dans le feu de la cuisine. Et quand le crapaud fut brûlé, la princesse se trouva guérie, toute prête à se marier.

Les grands diners et les grandes fêtes terminées, les deux époux pensèrent qu'il serait bien agréable de faire un tour de France, l'un à côté de l'autre. Alors ils montèrent dans la voiture du docteur et reprirent en sens inverse la route qu'avait déjà parcourue Goyenetché. En passant par la ville où il avait été naguère réduit à mendier son pain, qu'est-ce qu'aperçut le docteur à la portière, maigre, hâve et déguenillé et demandant la charité, pour l'amour de Dieu ? Etchegoyen lui-même, le traître, à qui l'argent mal gagné n'avait pas profité.

Etchegoyen reconnut aussi Goyenetché et resta confondu en voyant son camarade à côté d'une belle dame, et des laquais galonnés derrière la voiture. Mais Etchegoyen était sans vergogne et il s'enhardit jusqu'à aborder Goyenetché et à lui demander comment il se faisait qu'il le retrouvât ainsi riche, à ce qu'il

paraissait, et clairvoyant après qu'il l'avait laissé misérable et aveugle.

Goyenatche lui raconta simplement ce qui lui était arrivé, comment il avait surpris les secrets du singe, de l'ours et du loup; puis il ajouta : « Tu peux espérer encore semblable fortune. C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où les trois animaux se sont donné rendez-vous. Va et cache-toi bien dans l'arbre que tu sais. Ils viendront au milieu de la nuit et tu ne peux manquer d'entendre, comme j'ai fait, quelque secret dont tu pourras tirer profit ».

Etchegoyen, résolu à tout pour sortir de misère, courut aussitôt au bois, et se cacha sous le feuillage de l'arbre.

Les seigneurs de la forêt y arrivèrent à minuit, comme l'année précédente. Mais au lieu de s'aborder en se faisant des compliments, ils paraissaient fort irrités l'un contre l'autre.

« Lequel de nous, disaient-ils, a dévoilé nos secrets ? Car le pays a été sauvé de la sécheresse et la fille du roi d'Italie guérie de son mal ? — Ce n'est pas moi, hurlait le loup ; — ni moi, glapissait le singe ; — ni moi, grognait l'ours. — Mais si aucun de nous n'est coupable, conclurent-ils, il faut que quelque traître ait surpris ce que nous avons dit. Pour éviter le même accident, examinons bien les cachettes autour d'ici ».

Chacun d'eux explora, soit les roches, soit les buissons. Enfin le singe regarda en haut, et aperçut Etchegoyen, tapi sous le feuillage.

« Voici celui qui nous a trahis, s'écria le singe ; il ne nous trahira pas deux fois ».

En deux minutes le singe eut grimpé à l'arbre et précipité Etchegoyen. Le misérable n'était pas arrivé en bas que l'ours et le loup l'avaient mis en morceaux. »

---

*Dasent, True and intrue. — Luzel, Trégont à Baris — Grimm, Le tailleur de bonne humeur — Webster, The Witches at the sabbat.*

*Dasent, « Deux fils de veuve vont chercher fortune. Untrue aide d'abord son frère à se débarrasser de ses provisions, puis lui refuse une part de ce qu'il a. Il répond aux reproches de True en lui arrachant les yeux. Il l'abandonne. True monte sur un arbre. Au pied de l'arbre viennent festoyer la St-Jean un loup, un renard, »*

un lièvre, un ours qui se racontent leurs secrets. L'un d'eux est un remède pour guérir la fille du roi d'Angleterre, devenue sourde et muette, un autre guérit de la cécité. True se guérit, guérit le roi et la princesse qu'il épouse. Pendant la fête il reconnaît Untrue déguenillé et mendiant. Il l'envoie à la forêt. Mais sur l'avis de Bruin l'ours, qui craint quelque indiscretion, ils ne racontent aucun secret. Untrue restera donc pauvre.» — Cette conclusion, très joliment écrite, change en comédie la tragédie basque. Deux secrets sur les quatre n'ont aucune analogie avec les nôtres. La princesse est malade en punition d'une faute involontaire. Elle a laissé tomber un morceau du pain de la communion. Un crapaud l'a amassé et le conserve dans sa bouche sous l'autel. Elle sera guérie lorsqu'elle l'aura retrouvé et mangé.

Cet épisode se reproduit dans Luzel, l. c. La princesse a craché l'hostie de la première communion qu'un crapaud a avalée. Trégout à Baris diffère d'ailleurs de notre conte et du conte scandinave. Il rappelle la seconde partie du conte de Grimm et le n° 102 de ce recueil : *La princesse aux cheveux d'or*.

Grimm. « Un cordonnier envieux et un joyeux tailleur vont de compagnie. Pour traverser une grande forêt ils se chargent de provisions. Celles du joyeux tailleur sont épuisées au bout de deux jours. Le cordonnier lui donne un morceau de pain, mais lui arrache un œil. La route n'est pas au bout. Le tailleur échange son second œil contre un autre morceau de pain. Le cordonnier l'abandonne au pied d'une potence. Deux corbeaux perchés sur la tête des pendus révèlent le secret de la rosée qui guérit de la cécité. Le tailleur profite du secret, recouvre la vue, et arrive à la ville mourant de faim.» A partir de cet endroit le conte allemand suit une autre piste, et se rattache au type des contes dont les héros compatissants pour les animaux reçoivent dans leurs épreuves ultérieures l'aide secourable de ces animaux.

Le conte scandinave et le conte basque sont si bien ordonnés dans leurs éléments et avec une symétrie si naïve qu'on peut croire qu'ils ont mieux conservé que le conte allemand l'allure originelle.

Webster. C'est un conte de sorcellerie comme la version qui suit. L'épisode de la princesse qui a laissé tomber l'hostie qu'a avalée un crapaud s'y trouve comme dans Dasent et Luzel.